

Recherches sociographiques



Présentation. Mémoire de Fernand Dumont

Jean-Philippe Warren et Simon Langlois

Volume 42, numéro 2, 2001

Mémoire de Fernand Dumont

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/057443ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/057443ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Département de sociologie, Faculté des sciences sociales, Université Laval

ISSN

0034-1282 (imprimé)

1705-6225 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

Warren, J.-P. & Langlois, S. (2001). Présentation. Mémoire de Fernand Dumont. *Recherches sociographiques*, 42(2), 207–216. <https://doi.org/10.7202/057443ar>

PRÉSENTATION

MÉMOIRE DE FERNAND DUMONT

Jean-Philippe WARREN
Simon LANGLOIS

Ce numéro de *Recherches sociographiques* s'imposait. Fondateur de cette revue, avec Yves Martin et Jean-Charles Falardeau, professeur pendant près de quarante ans au Département de sociologie de l'Université Laval, maître à penser de plusieurs générations, directeur d'instituts de recherches dynamiques, conférencier recherché, orateur hors pair, Fernand Dumont continue aujourd'hui d'alimenter les débats publics, d'enrichir les réflexions intellectuelles et d'inspirer les démarches savantes. Son décès survenu le 1^{er} mai 1997 n'a pas rendu sa présence moins vive, bien au contraire peut-on penser que sa disparition nous a rendu à neuf son œuvre comme une intention à poursuivre et un chantier à continuer, pour reprendre une expression qui lui était chère. Ne peut-on pas appliquer à l'œuvre qu'il nous laisse sa propre définition de l'héritage ? « L'héritage est vivant, avançait-il dans une entrevue de 1968. Ce n'est pas un compte en banque ou une nostalgie. C'est une mémoire, une relecture sans cesse reprise sous le choc des défis du présent. » On reconnaîtra au passage à Fernand Dumont le don de la formule. Il y a certes une *pensée Dumont*, dont ce numéro entend retracer les contours ; il y a en outre un *style Dumont*, aussi éloigné du jargon savant que de la langue de bois, qui donne à ses lecteurs le plaisir de parcourir un texte qui concède à la poésie sans rien céder de sa rigueur et de sa précision.

Pourtant, ajouterons-nous aussitôt, malgré son envergure considérable, en dépit de sa profonde influence sur le paysage intellectuel québécois, certaines articulations et évolutions de la pensée de Fernand souffrent d'être mal connues. Ainsi, on a beaucoup discuté sa définition de la nation, mais beaucoup moins sa conception de la mémoire ou sa réflexion sur l'appartenance. Rares sont les auteurs qui se sont arrêtés longuement sur sa conception de la « transcendance sans nom ». Aussi, si elle est commentée à l'occasion, si elle fait l'objet d'une notice dans quelque chapitre sur le nationalisme canadien-français, si de même ses intentions primordiales ont été dégagées (WARREN, 1998), la pensée scientifique de Dumont est peu approfondie. La richesse de son vocabulaire, la subtilité de ses raisonnements, l'étendue de ses champs d'intérêt, le foisonnement d'hypothèses auxquelles donne

lieu la lecture de ses nombreux livres, tout concourt à voiler une œuvre dont la fécondité n'a pourtant d'égalé que la richesse. Et alors que chacun saisit ici ou là des morceaux de son enseignement, il est ardu pour ceux et celles qui ne sont pas familiers avec l'ensemble de sa pensée d'en reconnaître la portée et la profondeur réelles.

Ce trop bref numéro tente modestement de pallier à cette lacune. Des revues se sont chargées de faire connaître récemment une facette ou l'autre – poétique (*Voix et Images*), politique (*Bulletin d'histoire politique*), théologique et philosophique (*Laval théologique et philosophique* et *Carrefour*) – de la pensée dumontienne. L'ambition de ce numéro de *Recherches sociographiques* est d'en faire autant en insistant davantage sur la dimension sociologique de l'œuvre. Le lecteur ne trouvera cependant pas dans les pages de ce numéro une simple récapitulation des théories sociologiques de l'auteur du *Lieu de l'homme*. Il s'agit de poursuivre le questionnement de Dumont à l'aulne des interrogations actuelles, non de parcourir les yeux fermés le chemin de sa pensée. Il s'agit également de replacer dans leur contexte les réflexions sociologiques qui furent les siennes pour en mieux saisir les postulats et le sens. Les objectifs ici visés sont donc d'analyser la sociologie de Dumont et de mieux le comprendre par le contexte général dans lequel il vécut. Les multiples interventions publiques de Fernand Dumont, sociologue engagé, intéresseront les historiens des idées ; nous proposons quant à nous de revenir sur les intentions et les articulations de l'œuvre pour en évaluer la portée, et la prolonger si possible. Avant d'être un dossier à verser à l'histoire militante du Québec des quarante dernières années, ce numéro est une contribution à l'analyse de la pensée du sociologue de Laval.

Dumont, sociologue

Un double danger guette selon nous l'œuvre de Fernand Dumont. D'une part, celui d'être ravalée à une sorte de catéchisme dont les épigones répéteraient passivement la parole. Il faut faire attention de ne pas transformer les interrogations de Dumont en réponses cataloguées et de rendre univoque ce qui s'offre chez lui comme un dialogue. La pensée de Fernand Dumont s'élève sur une ouverture, un peu à la façon du Panthéon d'Agrippa, image que Dumont reprenait de Blondel, dont la coupole laisse passer la lumière par l'ouverture de la clef de voûte. C'est en ce sens que l'on peut dire que la pensée de Dumont épouse le mouvement propre à la poésie : elle est fondamentalement une réponse qui interroge. On lit avec tant de plaisir les articles et les ouvrages du sociologue de Laval qu'on les relit. On ne se lasse guère de revenir visiter les lieux de sa pensée pour y découvrir une lumière nouvelle, une intonation différente, un paysage kaléidoscopique, changeant, mouvant. La lecture du *Lieu de l'homme* en est peut-être l'épreuve la plus nette. Car qu'est en fait ce livre déroutant et stimulant ? Une sociologie de la culture ? Une phénoménologie de la conscience ? Une philosophie du sujet ? Un essai sur la société

moderne ? Une autobiographie voilée par un travail de réflexion critique ? Tout cela à la fois ? Il y a là de quoi dérouter la critique habituée à des frontières plus étanches entre les disciplines et les genres.

Quelles réponses apporte l'argumentation menée dans les pages du *Lieu de l'homme*, selon quelle méthodologie et à partir de quels paramètres ? Lorsque, à la première page, Dumont écrit que la conscience humaine a peut-être commencé par un long cri jeté dans la nuit solitaire, le lecteur peut s'imaginer de multiples scénarios entre lesquels le livre refuse par la suite volontairement de trancher. Il en est ainsi à des degrés divers de ses autres ouvrages, Dumont n'ayant jamais cessé de croire en « la vertu de l'interrogation », comme si la plus belle réponse était celle qui venait, non pas refermer, mais élargir toujours plus l'interrogation primordiale de l'intellectuel et le porter à découvrir un horizon sans cesse plus large à ses questionnements.

L'autre danger qui menace l'œuvre de Dumont est d'être ravalée au contexte historique dans lequel ce dernier a vécu, pour mieux en oublier ses ouvrages, maintenant que semblent closes les périodes de l'effervescence nationaliste et de l'engagement socialiste, ou celle du renouveau de la pensée chrétienne. Il n'est pas sûr, loin de là, que l'on puisse prendre impunément congé de l'interrogation sur l'engagement dans la Cité. Entretiendrait-on seulement la nostalgie d'une époque où l'histoire était une œuvre à bâtir, où le monde devait être édifié à la mesure de l'homme, où la liberté était une conquête, qu'il faudrait relire Dumont et renouer avec la charge d'espérance contenue dans son œuvre. Maintenant que plusieurs ont détroqué de leurs anciens espoirs et abdiqué de leurs luttes pour l'égalité, la fraternité et la justice, du moins entendues dans le sens moderne, faut-il refuser d'entendre le reproche adressé par Dumont aux parvenus qui ont fait leur lit de la révolution pour mieux s'y endormir ? « Je crois, déclarait-il dans une entrevue conduite deux ans avant sa mort, que nous sommes devant le désarroi. Personne ne le dit trop officiellement, personne n'ose l'avouer parce que, évidemment, comme discours, ça n'a pas beaucoup d'avenir et surtout ça ne peut être beaucoup détaillé. Mais je crois que nous sommes devant le désarroi, et ce désarroi gagne l'ensemble de notre société. » (DUMONT, 2000a, p. 23.) L'espérance est la passation du feu entre les générations, et il est bon de savoir que cette espérance couve encore dans les ouvrages du sociologue de Laval quand elle s'est à peu près éteinte partout ailleurs. Loin de la faire caduque, les divers engagements (nationalistes, socialistes, chrétiens) de Dumont rendent son œuvre, s'il se peut, encore plus actuelle.

Il ne faut pourtant pas en rester à cette réponse première. En fait, n'y a-t-il pas deux Dumont sociologues ? Celui qui élabore une mémoire d'intentions (l'expression est de lui) et celui qui habite de plain-pied les débats de son temps ? Cette distinction appelle quelques précisions, ne serait-ce que pour mieux fixer les orientations de ce numéro.

Vérité et pertinence : la sociologie comme science de la culture

Dumont est revenu à maintes reprises sur la distinction entre vérité et pertinence. Renvoyant d'abord à la démarche scientifique, la vérité se présente à la limite comme une axiomatique. Elle objective le réel par l'accumulation de faits et la compilation d'événements. En revanche, la pertinence c'est ce qui fait sens pour l'acteur social. Si, comme l'écrit Dumont, « C'est bien dans et pour la culture que les sciences de l'homme édifient leurs objets » (DUMONT, 1981, p. 140), les faits de connaissance doivent donc *aussi* avoir une signification. Dumont donne l'exemple de l'histoire. Il est certain que les faits du passé doivent être dégagés avec les instruments rationnels de la science moderne. L'étude des archives, les théories de la sémiotique, l'analyse structurale, la maîtrise des statistiques démographiques sont au service d'une meilleure appréciation des événements du passé. Mais une telle histoire – si elle en restait à l'accumulation sans enchevêtrement de faits et d'événements, si elle poussait l'axiomatique jusqu'à dissoudre la narration de l'histoire par une objectivation qui, creusant à l'infinie la distance séparant les vies empiriques des systématiques du savoir, les exilerait dans « le ciel incolore des idées abstraites » – laisserait le passé débousolé et informe, et les individus en proie à quelque « rêverie déliquescence sur la signification du monde ».

Cette préoccupation constante pour la pertinence de nos paroles et de nos gestes, évidente dans les travaux de Dumont, permet de comprendre la nécessité pour lui de l'engagement. L'engagement lui semblait une facette essentielle de son travail savant parce que les sciences de l'homme doivent s'occuper à la fois de la vérité et de la pertinence, non pas en revêtant après coup la vérité du vernis de la pertinence ni en sacrifiant la vérité au sens commun, mais en articulant l'un à l'autre par l'adresse des deux questions suivantes : quelle est la vérité de la pertinence et quelle est la pertinence de la vérité ? Des entretiens rassemblés par Serge Cantin, nous retiendrons au hasard cette citation : « La pertinence, c'est le sens. [...] La crise que nous vivons présentement n'est pas une crise de vérité, c'est une crise de pertinence. Nos bibliothèques sont pleines de vérités. La science est pleine de vérités. Mais il semble bien que la vérité abstraite ne suffise pas pour vivre. Pour vivre, il faut des valeurs qui donnent un sens à notre vie, qui sont le sens de notre vie. » (DUMONT, 2000b, p. 205.) Rappelons pour mémoire la parole célèbre d'Ernest Renan : *la vérité est peut-être triste*. Souhaitons qu'elle ne puisse jamais l'être complètement, car alors l'homme, comme dans le récit de la Genèse, se serait chassé lui-même du paradis de la Raison après avoir croqué la pomme de l'arbre de la connaissance.

Le sociologue engagé que fut sans conteste Dumont a toujours largement puisé dans une tradition de pensée, qu'il a lui-même largement enrichie par la publication d'ouvrages savants. Certes, Dumont a produit des vérités sociologiques, entendues au sens défini plus haut, et des canevas méthodologiques de recherche. Il ne faudrait pas en conclure trop vite que ses nombreux ouvrages ne font qu'enrichir

les rayons des bibliothèques, que ses idées ne meublent que les conversations des spécialistes, bref que son œuvre ne fait que grossir l'amoncellement désormais hétéroclite, voire parfois chaotique, des vérités produites par les universités des sociétés techno-scientifiques. Et cela est heureux, car la tradition intellectuelle se désespère beaucoup plus qu'elle ne s'alimente de cet empilement désordonné de connaissances, impuissantes à fonder à elles seules ce que Dumont n'a cessé d'appeler de ses vœux : une tradition de pensée. C'est que, dans un monde universitaire ayant rompu pour une large part avec l'idéal (cumulatif et positif) de scientificité moderne pour lui substituer une opérativité techno-scientifique, la tradition intellectuelle repose d'abord sur la transmission d'un patrimoine d'intentions générales, et non sur une compilation de vérités quelconques. « On ne demande pas à Platon ou à Descartes comment faire de la physique ni à Auguste Comte ou à Proudhon comment pratiquer la sociologie. Nous cherchons chez eux des Origines, une impulsion à penser. Cela nous constitue non pas une mémoire de méthode, mais une mémoire d'intentions. » (DUMONT, 1976, p. 29.) Dumont bien sûr le reconnaît : la sociologie est en un sens une science, elle correspond par conséquent à une axiomatique de la vérité ; mais par son enracinement dans la culture, elle est aussi bien une philosophie, en ce sens qu'elle correspond à une quête de ce qui sous-tend et éclaire la vérité, que ce soit la pertinence, l'enjeu, la dramatique ou l'imaginaire. C'est pourquoi la valeur d'une théorie sociologique ne se mesure pas tant à l'aune des problèmes qu'elle permet de résoudre : elle n'est grande que par les interrogations qu'elle soulève. Reprendre à neuf ces interrogations, continuer ces intentions, renouer avec telle dramatique, plutôt que de répéter et marteler des vérités éternelles, tel est le pari de la tradition intellectuelle.

Prenons le cas de Durkheim. Manifestement, son œuvre a beaucoup vieilli ; son ouvrage *Les règles de la méthode sociologique*, peut-être davantage que tous les autres. Inspiré par le scientisme latent de la pensée française depuis Auguste Comte et Claude Bernard, influencé par le néo-kantisme de son époque, il est peu de postulats de Durkheim sur lesquels la critique épistémologique des sciences ne soit revenue. Que les faits sociaux puissent être considérés comme des choses, cela apparaît trompeur à nous qui avons appris de Dumont que le sociologue n'observe pas une culture comme d'autres observent des objets, mais qu'il en fait l'expérience. Rappelons-nous la définition de la sociologie comme reprise du travail de rationalisation des idéologies et de la culture. « Quand vous faites une enquête sur le terrain, même la plus précise, la plus minutieuse, vous ne pouvez qu'être happé par le fait que les gens ne vous livrent pas uniquement les faits, mais surtout l'interprétation qu'ils en font. » Et Dumont ajoute : « Je ne crois pas que ce soit un paradoxe d'affirmer que la vie des hommes est essentiellement un travail d'interprétation. C'est en ce sens que la sociologie est davantage une science de la culture qu'une science de la société » (DUMONT, 2000b, p. 74). La démarche du sociologue comporte forcément une dimension *magique*, pour reprendre un autre terme de Dumont, parce que la perception du sociologue totalise une réalité qu'il ne perçoit

jamais que sous la forme de fragments et de je-ne-sais-quoi. Ainsi, dès le premier chapitre des *Règles de la méthode sociologique*, Durkheim est-il pris radicalement en défaut et l'on pourrait croire son œuvre condamnée à aller grossir, au musée de la science, les tiroirs des vérités désuètes, en compagnie du système de Ptolémée et de la Loi des trois états d'Auguste Comte. Et pourtant malgré la critique de leurs principaux postulats, les théories de l'École française parlent encore à l'oreille du sociologue contemporain, parce qu'elle a su préciser l'arrière-fond d'intentions sur lequel se découpe sa propre démarche intellectuelle. Par exemple, la distinction justement célèbre du normal et du pathologique ne constitue pas un canevas de méthode à appliquer sur la réalité, elle représente un principe d'analyse, une intuition de recherche. Il en va ainsi de l'ensemble des intentions qui traversent l'œuvre du fondateur de l'École française de sociologie¹.

De même, nous pourrions dire de l'œuvre dumontienne qu'elle est classique. Elle prolonge et enrichit une tradition de pensée par sa mémoire d'intentions autant et sinon plus que par sa mémoire de méthode. Elle nous fait souvenir que nos questions ne sont pertinentes que reportées à un sens qui les dépasse, qu'elles n'ont de relief que découpées sur un horizon plus large. Car le passé, en ce qui concerne la tradition des sciences de l'homme, n'est pas le lest qui alourdit le présent et l'empêche de s'élever vers l'avenir. Sans tradition de pensée, la vérité est solitaire, elle est donc aussi sans pertinence et sans avenir. « La tradition n'est pas une sorte de morceau du passé auquel, à l'inverse des tenants de l'actualité ou de l'avenir, nous nous raccrocherions comme d'aimables ou bizarres conservateurs. Elle n'est pas non plus une *sélection* de choses acquises. Elle constitue la réflexivité de l'histoire des expériences d'antan ; si elle implique un retour en arrière, comme la réflexion personnelle, c'est qu'elle veut dégager de la trame historique les axes qui l'ont formée et qui doivent encore informer l'histoire. Un peu comme le scientifique qui revient sur ses opérations mais pour en déterminer l'avenir plus en profondeur, nous invoquons la tradition comme la pratique qui nous donne à penser. » (DUMONT, 1974, p. 76.) La tradition met en forme l'histoire parce qu'elle est une histoire, mais d'un type particulier. La philosophie l'a compris, elle qui s'échafaude sur une tradition critique qui n'a jamais empêché ni Hegel ni Heidegger d'entreprendre une œuvre originale pour avoir longtemps lu et commenté Kant ou Platon. Au contraire, il est possible de croire que l'œuvre de Heidegger n'est pas pensable sans Platon, sans la tradition que chaque philosophe, à sa façon, tout à la fois, conteste, prolonge et fonde.

La sociologie n'est pas une philosophie, voilà qui est incontestable. Il reste qu'étant une systématique de la culture, la sociologie n'échappe pas plus que la philosophie à la nécessité de faire son miel d'une tradition. Dumont nous est

1. Raymond BOUDON (1999) a récemment proposé une relecture des *Formes élémentaires de la vie religieuse* qui illustre de façon magistrale ce point de vue.

incomparablement utile pour cette entreprise, non seulement parce qu'il a su replacer son propre cheminement intellectuel dans le sillage de ceux qui l'ont précédé, qu'ils soient du Québec (et l'on pense tout de suite à Garneau, à Groulx) ou d'ailleurs (et il faut citer ici Bachelard, Gurvitch, Mounier ou Blondel), mais également parce que la richesse de ses intentions vient grossir de magnifique manière la mémoire d'intentions de la discipline sociologique québécoise. La sociologie québécoise ne commence pas avec Dumont, loin de nous l'idée d'affirmer pareille fadaïse. Cependant, qui niera que la tradition sociologique d'ici, rassemblée autour de son œuvre comme la philosophie présocratique autour des dialogues de Platon, éclaire d'une lumière plus vive l'avenir que nous voulons faire nôtre ?

Le numéro

Personne ne s'attendra à ce que ce numéro épuise la richesse de la pensée dumontienne, ni qu'il découpe, à l'intérieur de l'œuvre, un champ autonome de réflexion. Au contraire, les articles démontrent chacun à leur manière l'unité fondamentale d'une pensée qui se déploie, semblable à une intuition pénétrante et sans cesse enrichie, à partir d'un certain foyer de sens. Bien loin de pouvoir constituer une sorte d'encyclopédie de la réflexion sociologique du professeur de Laval – sous les rubriques de la théologie, de l'économie, de la modernité ou de la culture –, bien loin de pouvoir opérer des sondes, des coupes dans l'étendue hétérogène des thèmes abordés par Dumont, ce numéro a, avant tout, cherché à approfondir, par des synthèses répétées et pourtant neuves, une même vérité. Car, en dépit de la diversité des approches et en dépit parfois du conflit possible des interprétations, malgré les angles différents sous lesquels l'œuvre de Dumont est envisagée par les collaborateurs de ce numéro, il se trouve que l'étude du corpus dumontien et l'analyse de sa pensée sociologique n'ont pu faire l'économie, ni d'une mise en situation avec les débats de son siècle (quand il s'agissait de dégager la théorie), ni d'une reconnaissance étendue de sa production (lorsqu'il s'agissait de cerner un objet), ni d'une investigation de sa démarche interprétative ou herméneutique (en ce qui concerne la méthode). Que ces trois dimensions se retrouvent immanquablement dans les articles rassemblés n'étonnera pas celui qui sait que la théorie de Dumont pose un dédoublement qui est à la fois l'objet de ses analyses (quant à l'historicité ou à la pédagogie) et un principe méthodologique. Rarement aura-t-on été interpellé par une sociologie aussi intégrée, de sa problématique à sa conception de la société, en passant par ses concepts fondateurs.

Aucun des textes ne l'affirme clairement, mais, dans leur dialogue, ils se complètent mutuellement d'une manière qui force l'étonnement du lecteur : l'exil de l'idéologie canadienne-française au moment où éclate la Révolution tranquille, tel que dégagé par Warren, renvoie à l'opposition entre les sociétés traditionnelles et les sociétés modernes résumée par Fournier, qui elle-même fait fond sur une crise de la culture dont traite Harvey ou une crise de la foi dont parle Fortin – et l'on

pourrait multiplier les exemples de ces parallèles et de ces convergences. Chez Dumont, tout se tient. Contester un postulat de l'œuvre, c'est menacer l'œuvre entière.

Plutôt que de résumer un à un les articles, nous sommes tentés de cerner l'impression générale qui s'en dégage quant au portrait de l'intellectuel que fut Dumont. D'abord, ressort l'engagement de l'auteur. En revenant sur les positions politiques (au sens fort) de Dumont, Jacques Beauchemin met en relief à quel point la pensée du sociologue de Laval n'a pas survolé son siècle et ne s'est pas réfugiée derrière l'apparente neutralité de sa charge professorale. Car la question : qu'est-ce que la nation ? n'est pas au Québec (si elle l'est jamais) une question anodine et oiseuse ; elle engage le devenir de la collectivité. Dans un autre article, parlant des débats houleux concernant la modernisation du Québec dans les années d'après-guerre, Marcel Fournier montre comment la réflexion de Dumont s'y insère en utilisant, avec subtilité et finesse, la typologie des sociétés traditionnelles et modernes. En s'éloignant de l'horizon fixé et défini par la tradition, la société fait face à la nécessité de reconstruire le tissu social, processus dans lequel le recours à la mémoire apparaît essentiel. L'article de Anne Fortin permet de mieux saisir, derrière les élaborations savantes et les analyses objectives de Dumont, le drame de la foi en quête de sa signification et l'angoisse du croyant dont le dieu, insensiblement, s'éloigne. Quant à Jean-Philippe Warren, loin de vouloir résumer la dialectique de la culture première et de la culture seconde, il associe la conception du dédoublement propre à Dumont au déchirement du sens de la société québécoise des années 1960.

Deuxièmement, les articles permettent de faire apparaître le caractère généraliste de la pensée sociologique de Dumont. À tel point qu'il est possible de s'interroger : la théorie dumontienne existait-elle vraiment ? Y a-t-il telle chose qu'une théorie sociologique spécifiquement dumontienne ? Il nous semble révélateur que les collaborateurs n'aient pas voulu répondre à cette question directement mais aient préféré refaire le chemin de sa pensée. Fournier, par exemple, traverse l'ensemble des ouvrages de Dumont, abordant tour à tour *L'analyse des structures régionales*, *Pour la conversion de la pensée chrétienne*, *Le lieu de l'homme* et *La dialectique de l'objet économique*. Robert Leroux reprend quelques-unes des principales idées critiques, épistémologiques et théoriques de l'auteur du *Lieu de l'homme*. Gilles Gagné non seulement procède à une clarification de l'entreprise critique de *La dialectique de l'objet économique*, mais il élève le débat théorique à la hauteur d'une confrontation sur la base de la définition de la pratique scientifique, de ses enjeux épistémologiques et, comme l'aurait souhaité Dumont, de son rapport au réel. Pour cela, il mobilise à la fois l'enseignement de Bachelard, la posture de la pensée chrétienne et les travaux de Freitag, Marx et Hegel. Fernand Harvey élargit le cercle de la réflexion dumontienne pour mieux circonscrire l'aire où se déploie la problématique plus spécifique de la mémoire. Des auteurs s'interrogent d'ailleurs

sur le statut qu'il faut réserver à Dumont. Fût-il sociologue ou philosophe ? Son œuvre relève-t-elle d'abord de la science ou de l'essai ? Par quelle discipline peut être revendiquée *L'Anthropologie en l'absence de l'homme* ? Jamais aura-t-on mieux compris cette idée que l'œuvre de Dumont ne reste pas enfermée dans l'enceinte d'une discipline particulière, serait-elle celle impériale de la sociologie, mais s'épanouit au foyer d'intentions singulières. Certains pourraient lui reprocher d'ailleurs des raccourcis ou des obscurités qui sont le prix de la liberté académique et d'une pensée de grand vent. Une œuvre inclassable donc.

Enfin, les articles rappellent la perspective proprement herméneutique des travaux de Dumont et il n'est pas difficile de rattacher son attachement pour l'histoire à la préférence qu'il donne à une sociologie de l'interprétation (LANGLOIS, 1997 ; DUMAIS, 1999). Harvey ne se fait pas faute de prolonger ses considérations sur l'idée de mémoire et de référence chez Dumont par l'affirmation, maintes fois reprises par l'auteur du *Lieu de l'homme*, que la société est d'elle-même une pratique de l'interprétation. Les sciences de l'homme n'ont pas le monopole de la tâche de l'interprétation mais elles en constituent le moment critique et réflexif. Dans une note critique, Éric Gagnon rappelle l'argument de Dumont que toute société travaille à son interprétation, et que, par conséquent, représentation des problèmes sociaux et représentation de la société sont liées. Les débats sur la nature de la société, sur la définition de la norme ainsi que sur la légitimité de l'expertise permettent de garder ouvert le procès du sens car, selon Dumont, d'une part, la société globale s'aborde par les grandes représentations idéologiques et pratiques qu'elle offre d'elle-même et, d'autre part, la norme doit faire l'objet d'un consensus démocratique qui est, au sens strict, pédagogie, et enfin l'expertise renvoie à une sociologie de l'opération dont on connaît mieux maintenant les limites.

Yves Martin et Fernand Harvey viennent clore les articles en rappelant deux pages d'histoire particulièrement importantes pour l'évolution de la sociologie au Québec, respectivement, la fondation de *Recherches sociographiques*, et la formation de l'IQRC.

Relire Fernand Dumont en 2001

Pour terminer, nous avons tenté dans ce numéro un projet ambitieux mais nécessaire : celui d'une relecture de Fernand Dumont. Nous avons demandé pour cela à des collaborateurs de diverses disciplines et d'horizons différents de faire l'examen critique d'un ouvrage de Dumont à la lumière de leur propre cheminement et du contexte sociohistorique actuel. Nous avons convié à la tâche, entre autres, bon nombre de jeunes intellectuels et chercheurs, ceux et celles qui forment ce qu'on appelle la relève, ceux et celles que Dumont a maintes fois invités, répétons-le, à s'engager dans le chemin, mais surtout à le poursuivre à leur manière. Dans la plus pure tradition de cette revue, nous leur avons demandé de faire le

compte rendu d'un livre du sociologue en se situant par rapport à lui, maintenant que les années se sont écoulées et que certains des débats qui ont vu naître les ouvrages les plus anciens se sont apaisés, alors que d'autres ont pris une actualité nouvelle.

Un point commun ressort de l'entreprise, repris de manière différente par les auteurs des comptes rendus (par-delà quelques divergences normales et saines) : la grande actualité, la pertinence de la pensée de Fernand Dumont.

Ce numéro est une invitation à le lire ou le relire.

Jean-Philippe WARREN

Simon LANGLOIS

*Département de sociologie et CEFAN,
Université Laval.*

BIBLIOGRAPHIE

BOUDON, Raymond

1999 « Les formes élémentaires de la vie religieuse : une théorie toujours vivante », *L'Année sociologique*, 49, 1 : 149-198.

DUMAIS, Alfred

1999 « Fernand Dumont sociologue », *Laval théologique et philosophique*, 55, 1 : 3-18.

DUMONT, Fernand

1968 *Le lieu de l'homme. La culture comme distance et mémoire*, Montréal, Hurtubise-HMH.

1974 « Crise et espoir de la pensée chrétienne », dans *L'homme, les religions et la liberté*, Ottawa, Les Éditions de l'Université d'Ottawa, 69-105.

1976 « Le projet d'une histoire de la philosophie québécoise », *Philosophie québécoise*, Montréal, Bellarmin, 23-48.

1981 *L'Anthropologie en l'absence de l'homme*, Paris, Presses Universitaires de France.

2000a « Autour de la genèse de la société québécoise » (Entretien avec Georges LEROUX), *Bulletin d'histoire politique*, IX, 1 : 17-28.

2000b *Un témoin de l'homme. Entretiens colligés et présentés par Serge CANTIN*, Montréal, L'Hexagone.

LANGLOIS, Simon

1997 « Fernand Dumont (1927-1997) interprète de la culture », *L'Année sociologique*, 47, 2 : 7-12.

WARREN, Jean-Philippe

1998 *Un supplément d'âme. Les intentions primordiales de Fernand Dumont*, Sainte-Foy, Les Presses de l'Université Laval.



Photo Dumont, lors de la Rencontre franco-qubécoise sur la culture, Québec, 4 juin 1984. (Photo André Pichelle, Le Soleil.)